

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 30 (1892)
Heft: 30

Artikel: Boutique à louer
Autor: Monselet, Charles
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-193069>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

mameint monsu l'inspetteu. Cein prâovè qu'on est d'attaque et qu'on est bon ci-pyein.

Mâ sè faut tot parâi pas trâo bragâ, sein quiet on pâo étri d'obedzi d'ein abattrè, coumeint cein est arrevâ à Bibelet adon que l'avâi étâ nonmâ assesseu-suppléant dè la justice dè pé.

Quand l'a z'u reçu la lettra iô on lâi marquâvè que l'étai nonmâ et que l'a z'ua montrâïe à sa fenna qu'est z'allâïe dè suite s'atsetâ dè quiet sè férè onna balla coba nâova, Bibelet s'est revou on bocon d'l'a z'u couâite dè vito allâ férè on tor de la pinta po tâtsi, sein férè assesimblant dè rein, dè férè savâi que l'avâi étâ nonmâ dè la justice.

Quand l'arrevè, trâovè on part d'amis ne partadzivont on litre et va s'achetâ l'écoute leu.

— Eh ! vouaïque Bibelet, se firont, quin bon nové ?

— Eh bin, tot dè bon. Parait que clliâo d'la justice dè pé n'ont pas ti étâ renonmâ, se lâo fâ.

— Te crâi ! et porquîè ?

— C'est que y'é reçu onna lettra iô diont que su nonmâ assesseu... Teni, vouaïque :

— Bravô ! bravô ! Bibelet, respes por, cein dussé ve férè pliési ?

— Eh bin, oï, lo catso pas !

— Oh ! ditès-vâi, se fâ ion que tegnâi a lettra, on dzalâo, bin su, te n'é nonmâ assesseu-suppléant !

— Eh bin, repond Bibelet, assesseu bin assesseu-suppléant, n'est-te pas mémo afférè.

— Oh ! dianstre na !

— Ne sé pas quinna differeince lâo avâi !

— Oh ! câise-tè ! c'est l'édhie et lo vin. Bin, étuita, Bibelet, tè vé cein esplâa : Te vas à la tserri avoué tè dou évaux, et quand t'as fé on part dè rs, ton Gris a on coup de sang et t'és obedzi dè lo dépliyi po lo ramenâ à lotô ; pâo-tou férè avoué la Bronna tota letta ?

— Na.

— Eh bin, po reférè te n'applâ, te vas quer lo bâo à Sami, que te met à coté d'la Bronna et te fini dè laborâ ton camp... Ora compreinds-tou cein que est qu'on assesseu-suppléant ?

Bibelet ruminè on bocon ein bévesseint au verro, et furieux, ye fâ à l'autro : Adon l'est mè que su lo bâo !... Eh bin, aman, ye démando ma démechon ! »

Boutique à louer.

Habiter n'importe quoi, excepté quelque chose qui ressemble à la maison de tout le monde, c'est la préoccupation de tous les esprits amoureux de fantaisie : Diogène demeurait dans un tonneau. Siméon Stylite demeurait sur une colonne.

La Madelaine se plaisait dans une grotte.

Arsène Houssaye a longtemps vécu dans un moulin.

Ziem, le peintre, a passé la moitié de sa vie dans une voiture.

Mon ami le félible Anselme Mathieu demeurait dans une église à Avignon, — une église qu'il avait restaurée à ses frais, et pour lui seul.

En ce qui me concerne, j'ai demeuré pendant une saison dans une boutique. C'était à l'époque que Dickens a appelée *les temps difficiles*.

Un jour que je me promenais assez mélancoliquement le long du canal Saint-Martin, mes yeux furent attirés par cette enseigne : *Boutique à louer ; s'adresser au concierge de la maison*,

— Parbleu ! m'écriai-je, voilà mon affaire ! Je suis las de toujours demeurer au cinquième étage.

Et j'entrai chez le concierge, comme l'écriveau m'y invitait.

Le prix me parut modique ; mais je ne laissai pas d'être embarrassé lorsque le concierge me demanda mon industrie.

— Vous savez, dit-il, le propriétaire ne veut pas de métier bruyant... Ni forgeron, ni serrurier, ni marchand d'oiseaux.

— Soyez tranquille, répondis-je ; il n'y a rien à craindre de tel avec moi ; je hais le bruit.

— Qu'est-ce que vous vendez ?

— Je ne suis pas encore décidé.

— Pas de choses désagréablement odorantes, au moins.

— Oh !

Moyennant ces réserves, l'engagement de location fut passé ; et le lendemain je prenais possession de ma boutique, — une petite boutique proprette, bien claire, au milieu de laquelle j'établis ma table à écrire.

Tous les matins j'ôtai gravement mes volets, comme un commerçant, comme l'épicier, mon voisin de droite, comme la mercière, ma voisine de gauche. Je faisais mon ménage moi-même, ce qui n'était pas bien long.

Il y eut, les premiers jours, une sensation d'étonnement dans le quartier. On s'arrêtait curieusement devant ma boutique, qu'aucun rideau ne protégeait ; on me regardait écrivant ou lisant.

On interrogait surtout le concierge.

— Qu'est-ce que c'est donc que votre nouveau locataire ?

— Je ne sais pas... c'est un marchand qui n'a pas encore déballé.

Et le concierge, dont j'avais su me faire un ami, me tenait au courant de tous les propos, en ajoutant régulièrement :

— Vous devriez tout de même vous décider.

— Croyez-vous ?

— On n'occupe pas une boutique sans l'utiliser.

— Vous voyez bien que si.

— Je veux dire : ce n'est pas l'usage.

— Je le ferai peut-être venir.

— Enfin cela vous regarde.

— Précisément.

Je m'apercevais néanmoins que ce concierge était contrarié.

Quelquefois il venait dans ma boutique, où il avait ses grandes et petites entrées, comme le soleil, et il regardait autour de lui en soupirant.

— Qu'avez-vous, monsieur Brucolaque ? lui demandais-je.

— Je pense qu'on pourrait établir un joli dépôt ici.

— Un dépôt de quoi ?

— De la première denrée venue... de pruneaux, par exemple.

— De pruneaux ?

— Ou de sangsues... Oh ! je n'ai pas de préférence.

— Ni moi non plus. J'y songerai, monsieur Brucolaque.

Une autre fois il me dit en grattant son front soucieux :

— J'ai une idée.

— Cela ne m'étonne pas, répondis-je : voyons votre idée ?

— Pourquoi ne vous feriez-vous pas blanchisseur ?

— Hein ?

— Ou blanchisseur. Les frais d'agencement ne coûtent presque rien : de l'eau, du feu, deux ou trois baquets, quelques fers à repasser. Le quartier vous fournit de petites apprenties.

— Ah ! le quartier me fournirait... ?

— Certainement, vous auriez, pour commencer, la pratique de toute la maison... et la mienne.

— Je vous blanchirais, monsieur Brucolaque ?

— Moi et bien d'autres. Je salis beaucoup. Examinez cette idée...

— Je l'examinerai certainement.

— Un garçon comme vous ne peut pas toujours rester sans rien faire.

— Mais je travaille beaucoup, monsieur Brucolaque.

— Ta ! ta ! ta ! des écritures, cela ne mène pas loin.

— Voyons, quand me rendrez-vous réponse ? me demanda-t-il.

— Il faut que je consulte ma famille. On ne se fait pas comme cela *petite blanchisseuse* du jour au lendemain...

Il me quitta en hochant sa tête de concierge.

A partir de ce jour, je compris que j'aurais quelque peine à me maintenir dans ma boutique.

Peu de temps après, en effet, le propriétaire me signifia mon congé — sous prétexte que je faisais remarquer la maison.

Charles MONSELET.